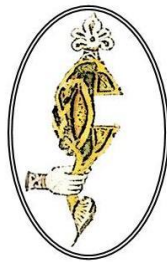


◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

HISTOIRES INSOLITES



НЕОБИЧНЕ ПРИЧЕ
НЕОБИЧНЕ ПРИЧЕ

DAVID ALBAHARI

EXTRAITS

Traduit du serbe par Alain Cappon

Décembre 2015

◆ NOUVELLES ◆

LECTURE

Ce lecteur égaré quelque part dans un livre est réapparu ailleurs, totalement transformé. Il s'étudie longuement dans un petit miroir, se tâte la moustache qu'auparavant il ne portait pas, se touchent les cheveux qui, maintenant, lui tombent sur les épaules. Oui, il se plaît assez, hors du livre. Le livre est sur la table, ouvert. L'homme s'avance, le referme. Et quand il reporte son regard dans le miroir, il n'y voit plus rien.

DEVINE ...

Les deux mains derrière le dos, ma femme me demande de deviner laquelle renferme ce qu'elle tient pour moi. Je montre la gauche, elle sort le poing, ses doigts s'écartent, sa paume de main s'ouvre, vide. Je montre la main droite, qui s'ouvre, elle aussi, vide. Ma femme n'en revient pas. Elle tourne et retourne ses mains, regarde derrière elle, monte sur la pointe des pieds. Je l'avais... il y a une seconde encore, dit-elle, et là ...

CINQ, MAXIMUM

Je connais une kyrielle de mots, mais il en est peu dont j'ai l'usage. Si on me pose une question, je réponds ; sinon, je me tais. Combien de mots faut-il pour répondre, quelle que soit la question ? Deux, trois, au maximum cinq : « Oui », « Non », « P'être », « 'sais pas ». Tous les autres sont inutiles, surtout quand personne ne demande rien.

LE SILENCE

D'abord, on entend le silence. Puis l'oreille se met à isoler des détails : craquement, bourdonnement, faible mugissement, sonnerie. Et tout donne de la voix, en sourdine, comme le sang qui perle. Une lame de plancher grince. Une poutre gémit. Une vitre vibre. Un doigt qui bouge est une déflagration qui martyrise les tympans. Tout alors s'apaise. Puis une goutte d'eau s'arrache au robinet et s'écrase au fond de l'évier. Le métal renvoie un écho de souffrance, comme un vieillard. Les lèvres se disjoignent dans un fracas. Les cils bruissent. L'air geint dans les narines. Plus rien ne peut apaiser le cœur, surtout pas la main qui s'abaisse sur la poitrine, qui la presse jusqu'à ce que les doigts en blêmissent.

LE CONTROLEUR

Un rapide. Un homme et une femme qui ne se connaissent pas. Ils ont échangé quelques mots aimables en pénétrant dans le compartiment, c'est tout. La femme a pris place près de la fenêtre, côté droit, l'homme s'est installé en face d'elle. La femme a sorti un livre de son sac et s'est mise à lire. L'homme regarde le paysage. Le livre n'a pas quitté les mains de la femme, mais elle ne lit pas. Elle dort. L'homme ne regarde plus le paysage. Ses yeux sont rivés sur les genoux de la femme ; le sommeil étendant son emprise, et le martèlement des roues imprimant son rythme, les genoux s'écartent toujours plus, dévoilant d'abord les cuisses, puis le haut des bas, et, enfin, une culotte blanche. L'homme se penche pour mieux voir, mais à cet instant survient le contrôleur. L'homme termine son mouvement, feint de ramasser quelque chose, et, de fait, se rabat sur un mégot qu'il balance dans le cendrier sous la fenêtre. Le contrôleur vérifie d'abord le billet de l'homme, puis tapote gentiment l'épaule de la femme. Remarquant ses genoux écartés et sa jupe relevée, il se tourne vers l'homme, lui décoche une œillade avant de tapoter à nouveau l'épaule de la femme.

LA COUPOLE

L'intervenante parle d'amour, mais personne ne l'écoute. Si l'amour est aveugle, sans doute que pour en parler, il faut être muet. Mais la femme n'a cure du brouhaha. Le rouge aux joues, les veines du cou saillantes, elle ne quitte pas des yeux un point situé très haut au-dessus du public. Progressivement, les unes après les autres, les têtes se lèvent, et bientôt toute l'assistance se retrouve le nez en l'air à regarder la coupole d'abord illuminée par le reflet rougeoyant du couchant, puis envahie par le crépuscule.

L'ACCUSÉ

L'accusé a déclaré regretter son acte, en ayant pleinement conscience toutefois que son repentir n'atténuera pas la sentence. S'il se repent, a-t-il poursuivi, c'est pour lui-même, et non pour la Cour, d'où ce choix d'exprimer ainsi son repentir, sans perdre de vue que ses paroles ne fléchiront en rien les jurés, que ces derniers ne dérogeront pas à leurs convictions ni ne trahiront le serment qu'ils ont prêté aujourd'hui même, lors de leur désignation. Une fois rentrés chez eux, changés, installés dans un fauteuil, les pieds bien au haut dans leurs pantoufles, peut-être se feront-ils une tout autre idée, peut-être même qu'une larme leur perlera dans l'œil, mais ici, dans ce tribunal, non. Mon repentir n'appartient qu'à moi, et, je l'espère, à Margareta Vukov, à qui je dois d'être ici. L'accusé a ensuite dit avoir éprouvé des regrets sitôt les premiers coups portés, mais alors, furieux contre lui-même de se laisser ainsi miner par le regret, il s'est remis à cogner, plus furieusement encore, mais chaque coup se doublait de regrets grandissants, ce qui accroissait encore sa fureur et la violence de ses coups qui, bien évidemment, accentuaient à leur tour ses regrets jusqu'à ce qu'enfin, chose à peine concevable, le repentir fasse définitivement pencher la balance. Margareta Vukov gisait alors par terre, pelotonnée, a déclaré l'accusé qui l'a alors bourrée de coups de pieds, mais la quatrième fois, alors qu'il armait son pied gauche, il s'est senti tout entier la proie du repentir, sa jambe s'est dérobée sous lui, et, tombant à genoux, il s'est mis à embrasser le visage ensanglanté de Margareta, il s'est même couché auprès d'elle, il l'a

prise dans ses bras, sans cesser de se repentir, il a répété une dizaine de fois au moins qu'il regrettait, mais Margareta ne l'entendait pas. D'où, a expliqué l'accusé, son espoir d'être maintenant entendu d'elle ; voilà, il en avait terminé, n'avait plus rien à ajouter, ayant dit déjà que son repentir n'appartient qu'à lui, qu'il sait qu'il n'influencera personne, et surtout pas les jurés. Du moins, pas ici, a déclaré l'accusé avant de se rasseoir.

HISTOIRE NON ÉCRITE

De toutes les histoires que je n'ai pas écrites, je me souviens plus volontiers de celle où un garçon et une fille sont assis sur un banc du parc, main dans la main, sans rien dire. Il ne se déroulait rien dans cette histoire ; tout était dans la perfection du silence. Mon effort, en tant qu'écrivain, devait se concentrer sur la description de cette perfection, ou, plus exactement, sur la description parfaite de cette perfection, car décrire tout autre chose n'aurait rimé à rien. Dans ce silence, il y avait tout, et leur passé, et leur avenir, et le temps de la privation, et le temps de l'abondance, la chaleur de l'oreiller partagé, l'accouchement difficile, les séparations et les retrouvailles, la distance qui s'installe lentement, et la maison des abords de la ville où les ténèbres étaient plus épaisses, et les fleurs dans la jardinière sous la fenêtre, et la corde à laquelle il s'est pendu aux premiers jours de la guerre, et ses pleurs à elle, ses ongles dont elle se laboure le visage, ses mots, hésitants et délicats, pour dire à l'enfant ce qu'elle ne peut s'expliquer elle-même : le silence qui est le germe de tout ce qui nous entoure. L'enfant la regarde, sans rien dire.

CONSÉQUENCE

Cet homme qui avait tremblé des années durant à l'idée d'avoir un jour le bras gauche paralysé et qu'une crise d'apoplexie a laissé un beau matin le bras gauche effectivement inerte, s'est morfondu pendant des années à penser que ce malheur était survenu uniquement parce qu'il s'était imaginé en être frappé un jour.

L'INFIRMIÈRE

Je me réveille tôt et je regarde le soleil se lever : une aube véritable, aux doigts de rose. Je pourrais demeurer longtemps ainsi, adossé contre mon oreiller relevé très haut, attendre que le soleil émerge de dessous le bord inférieur de la fenêtre, mais d'ici peu l'infirmière sera là, dans ses mains frémira le plateau sur lequel sont posés le thermomètre, l'injection, la coupelle plastique remplie de cachets multicolores, et cette perspective étouffe en moi tout sentiment d'exaltation. Voir, chaque matin, arriver la même infirmière, au moins et à coup sûr, me faciliterait les choses, mais non, chaque matin entre une infirmière différente, et il me faut à chaque fois répondre à des questions auxquelles j'ai déjà répondu une multitude de fois. La fin de l'histoire est, elle, immuable : on me tourne sur le côté, on me pique dans le gras de la fesse, et je m'égosille, je me mets à hurler si fort que l'infirmière s'empresse de filer au plus vite et claque la porte après avoir, soit renversé le flacon d'alcool, soit remporté la coupelle avec les cachets. Je ne me tais qu'une fois éteint le claquement de ses sandalettes dans le couloir, mais alors, il est déjà trop tard : le soleil a jailli, l'aube s'est faite jour, et dans l'encadrement de la fenêtre n'apparaît pas le moindre nuage.

LA BOUCLE EST BOUCLÉE

Zdravko et Vera s'étaient rencontrés à un concert de *Bijelo Dugme**. Le hasard le plus complet – si le hasard est pour quoi que ce soit en ce monde – les avait mis l'un près de l'autre, au beau milieu d'une foule qui poussait de tous côtés, et leurs regards s'étaient croisés à l'instant où tous deux entonnaient « *Tako ti je mala moja kad ljubi Bosanac* »**. Zdravko avait souri, tendu la main, Vera l'avait prise, et, se penchant, Zdravko lui avait donné un gros baiser, les lèvres gentiment jointes. Jamais nous ne nous séparerons, avait dit Vera ce soir-là ou, plutôt, cette nuit-là, car il était alors plus de minuit, tous deux partageaient le lit de Zdravko, et il en avait été ainsi pendant dix ans, jusqu'à ce que la guerre éclate. Ils décidèrent alors de quitter Sarajevo, le cœur gros, et en promettant bien à Sead et Jasmina, les témoins de leur mariage, de revenir une fois ces « idioties » terminées. Ils vécurent d'abord un an à Ruma, chez le frère de Zdravko, puis à Zrenjanin, chez la sœur de Vera, où naquit leur premier enfant. Ils descendirent ensuite à Belgrade, louèrent un appartement dans le quartier de Karaburma : Zdravko vendait des cigarettes et changeait des marks à la sauvette, et Vera travaillait l'après-midi dans une boutique proche de Zeleni venac. Gardait leur enfant une tante de Zdravko, une veuve qui partageait son deux-pièces de Novi Beograd avec trois gros chats. Passèrent deux années, les « idioties » se terminèrent à Sarajevo, mais sans prendre fin pour autant. « On perd facilement la raison » écrivit Zdravko dans une lettre à Sead, « mais qu'il est difficile de la retrouver ! » Un second enfant leur étant né, ils se résolurent à chercher un logement plus calme... et

moins onéreux. « Nous attachons désormais trop de prix à la vie pour vouloir la passer à la restaurer » disait encore Zdravko dans sa lettre. « Il nous faut la reprendre depuis le début ». Ils passèrent une année à Niš, où habitait un cousin de Vera, mais sans jamais parvenir à trouver leurs marques dans une ville, leur semblait-il, commencée d'innombrables fois, mais jamais achevée, et assemblée de pièces en équilibre perpétuellement instable. Ils partirent alors s'installer à Kruševac, où la sœur de Vera les rejoignit, et au bout d'un an à se sentir plonger sans discontinuer dans des ténèbres liquides, ils prirent la direction de Čuprija, à l'invitation de la meilleure amie d'école de Vera. C'est là qu'ils devaient, enfin, découvrir la lumière, et que devait naître leur troisième enfant. Au printemps 1999, un jour avant que sur Čuprija tombent les premières bombes.

* Sans doute le groupe de rock le plus célèbre de toute l'ex-Yougoslavie. En faisait partie Goran Bregović, par ailleurs le compositeur des films d'Emir Kusturica. (Note du traducteur.)

** Approximativement, « T'as vu un peu, poulette, comment il embrasse, le Bosniaque ? » (Note du traducteur.)

LE DESTIN

Dana vouait une foi inébranlable au Ji Djing. Filip, même la nuit, ne se séparait jamais de son paquet de tarots. Milica jetait des haricots. Vedrana n'aurait pas bougé d'un pouce tant que sa patience ne s'était pas ouverte. Gojko suivait le mouvement des planètes et se fiait à son horoscope. A tout bout de champ, Neda renversait sa tasse de café noir pour lire dans les marcs. Milenko se contentait des prédictions de Nostradamus. Anda téléphonait aux mages officiant dans les studios de télévision. Boris n'aurait jamais mis les pieds dans un bâtiment, un bureau, un autobus portant un numéro divisible par sept. Pour Ljubica, tout était écrit dans les lignes de la main. Saša se conformait en tous points à ce que préconisait le livre des songes. Tous les soirs, Marko glissait le *Registre des morts tibétain* sous son oreiller. Sandra, pour tout, s'en remettait au hasard.

MON PÈRE À LA PISCINE

Très prudemment, mon père se tient sur le bord du bassin. Il donne l'impression de vouloir plonger, mais il se baisse, s'assied, et se trempe les pieds. Plus tard seulement, une fois qu'il a pris la température de l'eau, il s'y glisse jusqu'au cou et enchaîne quelques brasses maladroitement, la tête bien haute, de crainte qu'une goutte vienne lui mouiller les cheveux. Et il nage, ou plus exactement, barbotte jusqu'au bord opposé d'où, après un court répit, il revient. Il répète l'opération une seconde fois, puis prend la direction de l'échelle métallique et sort du bassin. Tandis qu'il marche vers le parasol, de petits filets d'eau sourdent de son maillot de bain, ruissellent le long de ses jambes, de ses chevilles, jusqu'à ses pieds. Mon père, toutefois, s'essuie d'abord les cheveux, pourtant totalement secs, puis balance la serviette sur ses épaules et s'enfonce dans le transat. Dans l'ombre minuscule du parasol, la blancheur de ses cheveux saute encore plus aux yeux que dans la piscine, où elle a des miroitements de coquillage.

AMITIÉ

Mladen était porté sur la boisson, Dejan, plutôt sur le tabac, mais ils parvenaient néanmoins à préserver leur amitié. Mladen écoutait du hard rock, du heavy metal, Dejan, exclusivement du reggae, et le soir, ils passaient en alternance Metallica et Gregory Isaacs, Aerosmith et Peter Tosh. Normalement, c'était chez Dejan, car Mladen, lui, vivait toujours chez ses parents. Parfois se trouvaient là également des filles, et ils écoutaient alors la musique qu'elles choisissaient, mais si elles n'exprimaient aucun désir particulier, ils passaient le triple de Clash. D'un commun accord, l'un comme l'autre pouvait demander ce qu'il voulait. Et s'il advenait qu'ils soient tous les deux avec une seule fille, et que les choses prennent la tournure souhaitée, Dejan s'effaçait toujours devant Mladen qui, pour ne pas être en reste, alors ne rechignait pas à écouter du Bob Marley.

L'OMBRE

Le gamin, sur le pont, voit une autre ombre flanquer la sienne. Il se retourne, s'aperçoit qu'il est seul. Nombre d'années plus tard, sur ce même pont, il s'apercevra que son ombre à lui aussi a disparu, mais alors, il n'en aura cure.

LA PUISSANCE DU CHANT

Quand ils sentaient leur dernière heure venue, les guerriers indiens entonnaient le chant de la mort par lequel ils prenaient congé de Mère Terre et s'annonçaient au Père Ciel. Quelque part est conservée une chronique qui relate qu'en 1643, à la Nouvelle Amsterdam, aujourd'hui New York, des colons hollandais capturèrent un indien qu'ils soumirent à la torture. Tout le temps de son martyr, l'Indien chanta le chant de la mort, alors qu'on le scalpait, qu'on l'écorchait, qu'on l'émasculait. Il ne devait s'interrompre qu'une fois son crâne fracassé par les soldats et sa cervelle répandue sur le sol.

LA SERVANTE

Quand not' maître Danilo, il s'est pendu, a raconté la servante, ils ont tous prétendu qu'ils savaient bien qu'il le ferait, alors que, quand ils se sont mis à table, et que not' maître Danilo, il a toussé et qu'il a dit qu'un jour, sûrement, il se pendrait, tous ils ont poussé les hauts cris, ils ont dit qu'il racontait n'importe quoi, qu'il ferait jamais ça, qu'eux, les premiers, ils l'en empêcheraient, et même sa fille, elle a dit « Tout ça, c'est du vent ! » et ils ont éclaté de rire, tout le monde, mais pas not' maître, a poursuivi la servante, il était sérieux, lui, il secouait la tête comme quelqu'un qui en revient pas que personne veut le croire, et après, ils ont plus parlé de pendaison avant la fin du souper, quand ils sont passés au salon pour jouer aux cartes et que quelqu'un a demandé, juste quand j'amenais le café, où il était not' maître Danilo. Ben... que j'ai dit, dans la salle de bains, pendu.

Première édition en serbe : 1999